

to u

Un musicien grec :

## Georges Poniridy

Ce nom était jusqu'hier inconnu à Bruxelles : pourtant ce musicien y fit ses études et obtint ses premiers prix en 1912 en notre Conservatoire, puis partit pour Paris où il reçut l'enseignement de la Schola Cantorum et plus particulièrement celui d'Amédée Gastoué, spécialiste des modes religieux et orientaux vers lesquels l'attiraient ses caractères ethniques.

Il était donc bien préparé à ce rôle de chef de file qu'il joue vis-à-vis de la musique de son pays. La Grèce est un pays de vieille civilisation, mais qui, dans son isolement n'avait suivi que de loin le développement occidental sur le plan musical. En 1921, les musiciens grecs en étaient plus ou moins restés au style monodique et si certaines bribes de notre polyphonie européenne étaient parvenues jusqu'à eux, c'est à travers les styles de l'opéra italien et allemand l'un trop superficiel et l'autre trop obscur dans ses complexités pour que puisse s'y satisfaire complètement le tempérament hellénique à la fois merveilleusement équilibré et épris de clarté absolue.

Venu de France, Poniridy apportait dans sa formation ces deux qualités essentielles et c'est ce qui explique son influence marquante sur la musique grecque contemporaine. Là, comme dans beaucoup d'autres pays, où l'intelligence se réveille des léthargies de périodes troublées et uniquement belliqueuses, où les facilités de communications engendrent des échanges accrus, un problème qui se pose est celui de la fusion des richesses autochtones avec les pouvoirs de développement intellectuel acquis de l'Occident. Nous devons considérer avec grande sympathie ces efforts : leur sincérité est le gage de leur santé et ils répondent à ce besoin d'une musique nouvelle qui nous est commun à tous.

Cette synthèse est admirablement réalisée dans les mélodies que nous fit entendre Irma Colassi, artiste grecque, dont la réputation dépasse largement les frontières de sa patrie et qui dispose de moyens de grande classe, tant au point de vue vocal que musical. L'élément autochtone y joue le rôle principal et le talent du compositeur est justement d'avoir su préserver leur caractère au rythme souple, à l'atmosphère modale si particulière, tout en les enrobant dans les sonorités diaprées du piano. Celui-ci se contente de tisser autour d'elles, une atmosphère discrète, dont les fonctions tonales ne s'affirment jamais suffisamment, pour étouffer, en les éclairant trop crûment, leurs délicieuses incertitudes. A cet égard, la Barcarolle nous apparaît comme la plus complète des réussites, à côté des mélodies populaires dont Poniridy s'assimile si bien l'esprit qu'elles paraissent sorties de sa plume.

La synthèse est plus délicate à réaliser lorsque cet esprit folklorique veut se combiner avec le développement des grandes formes classiques, comme dans la sonate piano et violon ou le Trio. Il est indéniable que l'orientalisme de la pensée, par sa stabilité de caractère et son actualité, a

que résistance pour entrer dans les modes de pensée occidentaux qui sont plus imprégnées de mouvement et dans lesquelles le retour des thèmes se justifie par le climat plus diversifié dans lequel ils évoluent. La réexposition des motifs est la grande pierre d'achoppement de la musique d'aujourd'hui, spécialement lorsqu'elle est, comme la musique orientale, basée elle-même sur un climat stable qui est déjà une forme de la répétition. La pensée classique plus articulée s'accommode mieux de ces redites qui la renforcent comme l'énoncé renouvelé d'un principe : ici, nous sommes étonnés de retrouver ces points de repère qui nous étaient d'abord apparus comme noyés dans la dilution d'une rêverie et poussés uniquement par son flux un peu incertain. Cela n'empêche pas de telles œuvres de présenter bien des charmes, tant par l'habileté des combinaisons instrumentales que par le climat si sensible et nuancé ou elles ne cessent de baigner.

Le succès obtenu par elles fut dû, certes, pour une part à l'excellente exécution qu'elles reçurent de Carlo Van Neste et Naum Sluzny, dont les interprétations sont toujours marquées par une fidélité scrupuleuse et une musicalité parfaite. L'excellent celliste, Marcel Louon s'était joint à eux pour l'exécution du trio où l'ombre beethovénienne paraît veiller en souriant sur les nouveaux-nés des mers Ioniennes.

G. BERTUILLE.

# rit de Rome

et probablement payer le rayon de soleil.

est Une pasquinade vraiment plai-  
nes sante remonte à Urbain VIII.  
ins. En 1642, ce pape publia une bul-  
en le en vertu de laquelle il était  
ne défendu de consommer du tabac  
voir dans les églises sous peine d'ex-  
at-communication. Pasquino qui ne  
ges pouvait laisser échapper une  
des aussi bonne occasion s'exclama :  
ro- « Contra folium, quod vento  
bar-rapitur, ostendis potentiam  
les tuam, et stipulam siccam perse-  
ont queris », ce qui veut dire :  
des « Veux-tu donc exercer ta force  
eu- contre une feuille agitée par le  
ace vent et poursuivre une paille  
dessaéchée ? ». Le pape trouva  
ues l'épigramme tellement charman-  
te qu'il promit une récompense  
cas de 500 écus à son auteur s'il  
des voulait bien se faire connaître.

A quoi Pasquino répondit :  
une « Donnez les 500 écus à Job,  
Ni- parce que ces paroles sont de  
ais lui ».

Effectivement, elles avaient  
ait été extraites du 25<sup>e</sup> verset du  
us- chapitre XIII du Livre de Job.

X, On voit encore actuellement à  
ure Rome de nombreux édifices et  
em- monuments qui, construits ou  
lui- restaurés par les soins de Pie  
De- VI portent l'inscription « Muni-  
e : ficentia Pii Sexti ». Or, en 1778,  
les une disette tellement terrible  
de affligeait la ville, que les bou-  
ou- langers furent contraints de  
en- réduire de moitié le volume de  
to- leurs miches de pain. Un beau  
ité. matin, l'on découvrit donc une  
ute de ces miches accrochée au cou  
an- de Pasquino et accompagnée de  
idé ces mots : « Munificentia Pii  
Sexti ».

Un noble seigneur de la Re-  
naissance, le comte de Santa  
Croce (de Sainte-Croix) rendit

Aussitôt un ouvrier plongea et  
ramena sur la berge le Duce  
mouillé comme une poule et hon-  
teux de cet accident. Reconnaiss-  
sant, le dictateur voulut néan-  
moins récompenser son sauve-  
teur et lui demanda ce qu'il  
désirait comme récompense.  
Mais l'ouvrier répondit : « De  
grâce n'en dites surtout rien à  
personne car on me tuerait si  
l'on savait que je vous ai retiré  
de l'eau ».

On raconte également qu'un  
pauvre, ayant sonné à un cou-  
vent de capucins pour demander  
l'aumône, le frère portier lui  
donna un pain, et le pauvre le  
remercia en disant : « Loué soit  
Jésus Christ ». Le capucin cor-  
rigea en souriant : « Mon brave,  
dis plutôt, Loué soit le Duce ».

Emerveillé, le mendiant répon-  
dit : « Comment, vous, reli-  
gieux, ne voulez pas entendre  
remercier le bon Dieu pour le  
pain que vous venez de me don-  
ner ? ». Mais le capucin expliqua  
confidentiellement : « Tu diras  
'Loué soit Jésus Christ' quand  
le Duce sera mort ».

Tout en ayant le respect de  
l'église, les Romains n'ont d'ail-  
leurs pas perdu l'habitude de lui  
décocher de petites flèches.  
C'est ainsi que si les voitures  
du Vatican portent la plaque  
S.C.V. qui signifie Stato Città  
Vaticano, les Romains interprè-  
tent ces initiales comme suit :  
Santa Chiesa Venduta (sainte  
église vendue) ou encore Se  
Cristo Vedesse (si le Christ le  
voyait).

De même n'ont-ils pas tout à  
fait perdu l'habitude de faire  
parler leurs statues. Et pendant  
la dernière guerre, alors que le  
pain était noir dur et indigeste,  
on vit un matin un morceau de  
pain attaché au cou de la sta-  
tue de bronze de Jules César qui  
orne l'actuelle avenue des Fo-  
rums romains, et une pancarte  
disant : « Oh, Dictateur immor-  
tel, toi qui as un estomac de  
bronze, vois si tu peux digérer  
ce morceau de pain ».

Exemple plus récent encore.  
Sur la grande terrasse du Jani-  
cule se dresse une statue éques-  
tre de Garibaldi d'un style très  
1900. Or, en 1948, lors des élec-  
tions, des plaisantins de droite  
n'avaient pas hésité à suspendre  
entre les pattes de derrière du  
cheval de Garibaldi deux ballons  
représentant respectivement la  
tête de Togliatti et celle de Pie-  
tro Nenni. Peut être sont-ce là  
des arguments électoraux assez  
peu convaincants, mais qui ont  
l'avantage de ne pas faire très  
mal.

On le voit ; si en France tout  
finît par des chansons, à Rome  
tout finit par des pasquinades.  
Et bien que nous ne soyons guè-  
re Romains, nous n'en déplorons  
pas moins que Pasquino soit  
désormais condamné au silence.  
Bien sûr, des épigrammes peu-  
vent-elles être injustes et féro-  
ces, mais au moins n'ont-elles  
jamais tué personne. Mieux vaut,  
pensons-nous, avoir un pamphlet  
sur la conscience qu'une goutte  
de sang sur les mains. Et mon